

De l'encre sur le glaive

Georges FAYAD

(extrait)

Chapitre 1

- Allô, Ulysse Lencrier ?
- Lui-même, qui est à l'appareil ?
- Contentez-vous de jeter un œil sur votre compte bancaire et d'accepter nos compliments. Nous vous recontacterons ultérieurement.
- Qui donc est à l'appareil ? Allô ! Allô !

Bip.bip.bip.bip.

Son mystérieux interlocuteur venait de raccrocher. Ulysse ne savait pas s'il fallait attribuer son émotion à la joie ou à la peur. On s'intéressait à lui, on lui parlait d'argent, tout en lui donnant des ordres comme s'il était asservi. Il tremblait, il allait, il venait ; par où fallait-il commencer ? Élisabeth était sortie et si, elle avait été là, elle aurait su le lui dire : « *Par le commencement Monsieur l'écrivain ; faites déjà ce qu'on vous a demandé de faire !* »

Ulysse grimpa à l'étage, entra dans son bureau et se précipita sur son ordinateur. Il cliqua sur le site de sa banque et dut se concentrer pour y introduire son mot de passe, Rackham xxxxx, en allusion ironique au trésor de Rackham le Rouge. Il se crut victime d'une hallucination lorsqu'il découvrit le chiffre créditeur affiché : soixante-dix mille dollars, alors qu'hier encore son compte agonisait entre cinq cents et mille. Il se frotta les yeux : rien ne s'évaporait de l'écran, la somme demeurait stable et bien réelle. Seule, son origine restait énigmatique, n'étant précédée que d'une référence et d'une date de valeur. Totalement occupé à échafauder mille hypothèses, Ulysse n'entendit pas Élisabeth rentrer et venir déjà par-dessus son épaule, scruter avec stupeur la page du relevé bancaire affiché.

– Nous ne toucherons pas à cet argent, Ulysse, tant que son origine ne sera pas clarifiée et particulièrement le motif de son attribution ! À voir ton visage blême et ton émotion palpable, je suppose que tu viens juste de découvrir sa présence.

- Exact, invité à le faire par un coup de fil anonyme.
- Pas plus explicite que cela ?
- Totalement obscur, et volontairement et rapidement interrompu pour qu'il le demeure.
- Es-tu inquiet Ulysse ?
- Jusqu'ici, je n'avais aucune raison de l'être, et sur le moment j'aurais presque fêté l'événement. Maintenant, je le perçois comme une intrusion, comme un viol si tu préfères. Comment diable a-t-on fait pour créditer mon compte bancaire alors que je n'en avais jamais donné les coordonnées à quiconque ? Qu'aurais-je donc vendu pour avoir été payé avant même d'avoir accepté la transaction ? Non, tout cela ressemble à un abus de pouvoir, quelle qu'en soit la bonne ou mauvaise intention.
- De quelle manière se sont-ils exprimés ?
- Autoritaire, car trop brève et n'attendant aucun consentement. Peut-être cynique aussi, malgré leurs compliments. Je ne sais pas, je ne suis sûr de rien, tout cela est allé si vite.
- Nous verrons bien, conclut Élisabeth, s'efforçant d'aller à contre-courant de cette ambiance lourde et ambiguë. Tu es Ulysse Lencrier et peut-être que certains nez flairent déjà ton best-seller !

Malgré cette supposition totalement gratuite, l'un comme l'autre n'avait aucune idée de l'origine de cette voix à forte consonance arabo-africaine. Qui pouvait se souvenir d'Ulysse Lencrier pour l'appeler ici, à Talence, près de Bordeaux ?



Trente ans plus tôt, en Afrique, Ulysse Lencrier n'avait que le courage d'un adolescent de quatorze ans pour vivre et assumer le poids anxigène de cette mutation brutale de la vie, qui se fit subitement tout autour de lui. Les hommes en boubou et bonnet blanc avaient déserté l'ombre des immenses kapoquiers, qui bordaient l'entrée de la ville autochtone de

Ngaoundéré.

Kapoquiers : Arbres à gousses ovales contenant un duvet végétal assimilable au coton.

Ils avaient l'habitude de s'y prélasser des heures durant, égrenant leur chapelet en bois d'ébène et bavardant, puis fatigués de se reposer, se laissaient relayer par de nouveaux arrivants. Aujourd'hui, seuls quelques moineaux inconscients inspectaient encore ce lieu de grandes rencontres, à la recherche de quelques grains d'arachide ou de quelques miettes de beignet laissées par les marchands ambulants.

Un silence suspect planait sur la ville. Les bicyclettes noires de fabrication nordique étaient équipées de freins à tambour et représentaient un moyen de déplacement courant et permanent, assimilable à une lente exhibition. Aujourd'hui, quand il en passait une, elle semblait rouler plus vite qu'auparavant, essayant d'échapper à une malédiction ambiante.

Malgré une chaleur suffocante, quelques rares automobiles traversaient le centre commercial vitres remontées, et le conducteur qui, d'habitude, tendait le bras pour signaler son stationnement imminent, se résignait maintenant à utiliser son clignotant. Il fallait se préserver de tout, et surtout du vent du nord, de l'extrême nord qui, disait-on, était encore plus maudit.

Les frêles silhouettes des femmes en pagne multicolore qui, à la queue leu leu, calebasse sur la tête et bébé dans le dos, allaient chercher l'eau au marigot voisin, n'étaient plus qu'ombres éparses et fuyantes.

Rien ne se faisait plus en communauté, avec le regret sensible de chacun, de ne pas disposer d'une carapace pour s'y réfugier telle une tortue qui se sentirait menacée. Mariages, baptêmes, circoncisions, toutes réjouissances et fêtes étaient spontanément ignorées et reportées à des dates ultérieures, certainement pas arrêtées.

Ulysse avait constaté avec stupeur que même la place du marché, près de chez lui, de jour en jour se désertifiait davantage. Sous la galerie à arcades basses qui délimitait ses quatre côtés, seules quelques denrées de première nécessité étaient exposées. Le lieu ne ressemblait plus qu'à une sorte de vestige d'édifice, boudé par la curiosité.

L'épidémie était appelée Ndagga par les Foulbés musulmans, et Damara par les Kapsikis chrétiens ou animistes habitant les monts Mandara de l'extrême nord du pays. Elle était là, tout le monde le savait, mais il était préférable de ne jamais prononcer son nom. L'attention de la malédiction était impérativement à éviter en ayant recours à des allégories : « *La grande chose* », « *la grande épouvante* », « *le feu de la grotte* » ou, plus couramment, « *le feu de Dieu* ». *Ainsi était contournée la désignation terrifiante de la Variole, à l'origine de ce bouleversement des comportements.*

La hantise du peuple autochtone de cette nouvelle confrontation au fléau et l'énumération fréquente du nombre de ses victimes par la radio ébranlaient toutes les certitudes. Son nom avoisinait la mort, n'ayant aucun scrupule à aborder n'importe qui, sans distinction d'âge, de religion ou d'ethnie. Ulysse s'était documenté et avait découvert que ses visites étaient pratiquement décennales. Certains anciens plutôt chanceux s'en souvenaient. En 1949, sous le règne du *lamido*¹ Yaya, la variole s'intéressa particulièrement à la ville de Maroua. En 1952, elle opéra dans les monts Mandara de l'extrême nord, frontière naturelle avec le Nigéria, et en cette année 1962, elle semblait goulue, ne vouloir épargner personne. Du nord au sud, le Cameroun était paralysé par son spectre impitoyable malgré les efforts de l'OMS.

Ulysse en apprenait tous les jours et fut totalement surpris de voir apparaître, suspendues aux portes d'entrées de certains *boucarous*², des petites cucurbitacées à la surface hérissée de piquants. Elles étaient le signal spécifique de la présence du « feu de Dieu » en ces

¹ Lamido : Chef coutumier, sultan.

² Boucarous : case, maison.

lieux. Parfois, cela n'était qu'un leurre, destiné à tromper l'esprit du fléau personnalisé, ou tout simplement à éviter de se faire contaminer par d'éventuels visiteurs. Cette fois-ci, la malédiction était de grande envergure, et le lieu-dit Lugga Nbuuji, dans la banlieue de Maroua, était devenu une aire de prédilection pour la mise en quarantaine de milliers de malades.

Le pèlerin maudit y allait, disait-on, avec son linceul et une gourde destinée à recueillir ses crachats. À l'arrière de l'hôpital de la ville, discrètement, on installa des auvents dont la vocation était également un lieu de mise à l'écart de ceux qui voulaient bien se confier à la médecine des Blancs, certaines réticences arrangeant bien le peu de moyens dont disposaient ces « grands dispensaires »

Ulysse Lencrier, alors élève au collège de Mazonod de Ngaoundéré³, avait vécu cet épisode de sa vie comme un cauchemar mutilant, pendant lequel il avait vu tristement disparaître certains de ses camarades de classe. Ce genre d'épreuves infligé à l'adolescence ne pouvait que hanter et interroger la vie adulte tout au long de l'existence.



À l'âge de dix-neuf ans, le jeune homme en devenir fut emmené en France par un vieux DC4, bien loin de son univers africain. Il était déjà grand de taille mais encore relativement chétif et pâle : sa famille, son collège, ses amis, Ngaoundéré et sa terre rouge qu'il affectionnait et qui sentait si bon après un orage, autant de repères perdus qui, déjà, le désorientaient. Sa motivation première, qui consistait à devenir médecin et à revenir vers ceux qui avaient tant besoin de lui, était encore intacte. Plusieurs années de vie estudiantine à Bordeaux avaient peu à peu émoussé ses souvenirs, dilués dans ses préoccupations quotidiennes, ses cours, ses loisirs et souvent dans les excès de l'insouciance de sa jeunesse.

Il succomba au charme de ce regard indéfinissable bleu-vert d'Élisabeth, qu'il épousa quelques années après l'obtention de son diplôme de médecin-biologiste. Après la naissance de sa fille Agnès, la vie le prit en charge en le soumettant aux règles de ses exigences, dissimulant ou reportant de jour en jour ses aspirations humanitaires. Maintenant quinquagénaire aux larges épaules, Ulysse consultait régulièrement ce sablier infailible, qui mesurait le temps par la proportion croissante de ses cheveux toujours ondulés mais blancs. Grande et svelte, son allure ne pouvait pas encore prétexter le poids de l'âge pour justifier le renoncement, d'autant plus qu'il avait toujours su entretenir ce clin d'œil que chaque jour il faisait à sa vie d'antan et à son environnement.

Une superbe allée bordée de palmiers menait à sa demeure Girondine, blottie au fond d'un parc, entre grenadiers, lauriers roses et bougainvilliers. Dans un coin, un bosquet de bananiers laissait entrevoir un boucarou, petite hutte qui se résumait à un mur circulaire en briques de terre cuite, surmonté d'un chapeau de paille conique et très pointu. Au seuil de sa porte, une lampe-tempête suspendue y interdisait l'entrée à la civilisation, figeant ainsi ce lieu dans les années indispensables à la mémoire d'Ulysse.

L'intérieur de sa girondine, cette longue bâtisse en pierre de taille, était ingénieusement aménagé pour lui permettre de vivre en permanence, avec certains objets familiers à son adolescence. Dans son bureau, son clin d'œil à l'Afrique devenait un riche panorama tangible et durable : arcs, carquois, lances et boucliers ornaient les murs tapissés d'un velours vert-pâle. Deux éléphants en bois d'ébène montaient la garde sur le manteau de la petite cheminée en pierres apparentes. Masques et statuettes du pays Bamoun⁴ taisaient leurs secrets derrière les vitres d'un meuble anglais, qui jadis servait de bibliothèque. Plusieurs photographies avaient jauni dans ses tiroirs, peut-être pour mieux lui rappeler qu'il avait trop longtemps

³ N'gaoundéré : Ville du centre-nord du Cameroun.

⁴ Pays Bamoun : Région de l'est du Cameroun, dont l'excellence de l'artisanat est partout reconnue.

ignoré le sort de ses camarades de classe. Pourtant, tout était là, juste derrière la porte de son bureau, des années lointaines juste à portée de main.

– Tu as su t'entourer de tous tes souvenirs d'Afrique, lui dit-elle d'un ton sévère.

– Oui, lui répondit-il, est-ce interdit ?

– Seule leur sélection est interdite. Es-tu sûr de l'intégrité et du courage de ta mémoire pour les avoir tous gardés ?

– Pratiquement tous y sont gravés, affirma Ulysse d'un ton néanmoins hésitant.

– Quand tu claques la porte de ton bureau-sanctuaire pour aller vers la ville, par quelle subtilité arrives-tu à faire un lien aussi harmonieux, entre tes reliques et tout ce qui t'entoure ? Ton laboratoire, l'hôpital adjacent et ses chambres climatisées, ses scanners et ses appareils à résonance magnétique, toute cette débauche de technologie serait-elle devenue à tes yeux l'apanage des structures dont dispose le peuple à qui tu avais tant promis ?

– Non, certainement pas. Crois-tu que je sois en mesure de la lui offrir ?

– À défaut de ne pouvoir la mettre à sa disposition, ne crois-tu pas que tu aurais pu commencer par t'y mettre toi-même ? Je t'accuse de double trahison, Ulysse Lencrier ! Tu t'es approprié la mémoire d'un peuple qui t'aimait et qui avait misé sur toi, sans jamais lui avoir manifesté le moindre retour ! Pourtant, avec lui, tu as vécu les ravages du « feu de Dieu », cauchemar qui, dans ta mémoire, devrait encore brûler ! Tu n'es qu'un poète parmi tant d'autres, toujours au-dessus de la mêlée et en rupture matérielle avec elle, te contentant de ne lui déverser de très haut que la promesse du bonheur.

Depuis maintenant plusieurs mois et tous les jours, le biologiste harcelé était confronté à ces pénibles remontrances. Il n'avait pas le pouvoir de museler les rebellions de sa conscience.

**Lisez la suite dans *De l'encre sur le glaive*
En vente sur ce site**